

Contre moi-même

Marilou Craft

Numéro 159 (2), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Craft, M. (2016). Contre moi-même. *Jeu*, (159), 88–89.



Contre moi-même

Marilou Craft

Installée aux Pays-Bas, la chorégraphe finlandaise Cecilia Moisio présentait en janvier dernier au Monument-National, à l'invitation de Tangente, *Juxtapose*, une œuvre sur la féminité contemporaine.

Nous étions juste deux petites filles de Little Rock¹.

Deux femmes chantent. Elles sont tirées à quatre épingles: cheveux bien bouclés au fer, robes donnant une allure *fifties* à leur silhouette, talons hauts, blousons ajustés, rouge à lèvres impeccable, délicats gants blancs. Elles sont parfaites. Deux images travaillées, léchées. Elles interrompent soudain leur chanson et demeurent figées sur place, bouches ouvertes, yeux fixes. Deux poupées si parfaites qu'elles en sont angoissantes. Ça ne dure qu'un temps.

Nous vivions du mauvais côté de la voie ferrée.

Le mauvais côté des choses. Celui où on s'attend au pire. Celui qui est scruté, jugé. Celui où chaque pas est susceptible de créer un accroc, une prise à laquelle s'accrocher, une faille d'où on peut tirer des vers. Pour y échapper, il faut demeurer lisse, sans aspérité. Parfaite. Les deux femmes s'immobilisent encore. Arrêt sur image de celles qui y échappent. L'image tient. Pour l'instant.

Mais les gentils hommes qui avaient l'habitude d'appeler n'ont jamais semblé s'en plaindre.

Je les regarde faire. Je peux les regarder faire. Ici, maintenant, je suis à l'abri des regards, protégée par la pénombre qui estompe, qui dissimule. Je suis du côté de ceux qui observent. Ceux qui jugent, qui attendent le faux pas. De ce côté-ci, c'est commode.

Ils venaient du mauvais côté de la voie ferrée.

Coup d'œil furtif vers mon voisin. Ses jambes sont écartées, nonchalantes. Les miennes sont pressées l'une contre l'autre. Je n'y ai pas pensé. Je n'ai pas eu à le faire. Elles ont été soucieuses, malgré moi, de se tenir droites, de prendre le moins de place possible. C'est un réflexe. Même dans l'obscurité.

Je vais vous parler ce soir de ce dont vous avez l'air.

La chanson est terminée. Les deux femmes s'activent sur scène. Elle réorganisent leur espace. Parlent de l'importance d'une apparence saine, d'un corps sain, d'une

posture saine. Ça semble facile, léger. Leur sourire maquillé fend la distance qui nous sépare. C'est peut-être un réflexe, ça aussi.

Alors attention les filles!

Avant de sortir de chez moi, j'ai choisi ma tenue avec soin, me suis changée deux fois avant d'en être satisfaite. J'ai choisi une teinte de rouge à lèvres qui s'harmonisait bien avec le reste. Je l'ai appliqué avec soin.

Il n'y a rien de tel que le rouge à lèvres. C'est le raccourci vers une vie sociale sécuritaire.

Ici, maintenant, je suis dans l'obscurité, en sécurité, sans comptes à rendre. Je ne suis pas celle qui est regardée. Mais j'ai le rouge aux lèvres, les vêtements lissés et les genoux crispés.

Je, Moi, le Mien. Chacun le sien.

Je suis là, dos droit, à ne penser qu'à moi. Je devrais peut-être me concentrer sur les corps devant moi. Ça revient peut-être au même.

1. Traduction du texte du spectacle, tirée du site de Tangente.



Juxtapose, chorégraphie de Cecilia Moisiso, présentée par Tangente au Monument-National en janvier 2016.
Sur la photo : Erin Harty et Cecilia Moisiso. © Sigel Eschkol
Sur la photo de gauche : Erin Harty et, à l'arrière-plan, Cecilia Moisiso. © Sigel Eschkol

Je suis ce que je pense que tu penses que je suis.

Comment bien se tenir, comment bien s'asseoir, comment bien se lever, comment bien bouger, comment bien s'alimenter, comment bien dormir, comment bien se vêtir, comment bien se maquiller, comment bien se comporter en société. Ponctuellement, à travers cette floppée de conseils, l'une ou l'autre des femmes s'extirpe du tourbillon pour se rendre aux abords de la scène, ramasser une pancarte et la trimpler jusqu'à l'autre côté. Le geste est machinal, comme si ces pancartes n'étaient qu'un élément scénique de plus à manipuler. Pourtant, chacune est affublée d'un slogan revendicateur, transformant ces courts trajets en autant de manifestations politiques parfois légères («*Brunettes are also fun*»), parfois

plus incisives («*Women have souls too*»). Au flot de paroles didactiques normatives se superposent ces éclats féministes silencieux, destinés à être aussitôt mis au rancart. Mes pensées sont étourdies par ce jeu de souque à la corde entre la parole et l'écrit, tirées de chaque côté. Pourquoi mon visage est-il fardé ? Pourquoi mon corps est-il contracté ? M'en fais-je trop ? Mon voisin ressent-il cette même tension ?

Jugements déraisonnables. Préconçus. Profondément ancrés.

Quelque chose craque. Une couche de fard s'envole à mesure que les morceaux tombent. Les deux femmes sont ici ce soir pour nous parler de ce dont elles ont l'air, de ce qu'elles pensent que nous pensons, de

ce que nous pensons qu'elles sont. Ras-le-bol des généralités. Elles passent en revue les étiquettes dont on les affuble au premier regard. Elles pointent du doigt l'attitude des gens dans la salle, les accusent de les reluquer, de les juger, de les critiquer.

Typique.

Elles les accusent d'être typiques en utilisant des formules typiques, résumant le féminisme à des concepts-clés. On sent la même obligation de dénoncer le sexisme que celle d'être à la hauteur des standards que celui-ci impose aux femmes. La lutte est d'autant plus fervente que le carcan est serré. Un certain essoufflement s'opère.

On est en 2016.

Je vis dans un monde où ceux qui nous gouvernent sont prompts à vanter notre contemporanéité, notre équité prétendument acquise. Et pourtant, mon corps est là, tendu, même dans l'obscurité, entre les différentes identités qui se juxtaposent en lui. Je suis le miroir des corps qui évoluent sous mes yeux, coincés entre l'image de la *pin-up* et celle de la *housewife*, entre l'identité de femme revendicatrice et celle de femme assujettie.

Ils en veulent plus.

Tout fout le camp. Si on a construit des clichés, c'est pour mieux s'y jeter. Les corps crient, s'effondrent à répétition, se relèvent toujours. On va au-delà de la fatigue physique et de l'épuisement des regards. Les corps, qui se conformaient au cadre imposé, sont maintenant au-delà de toutes ses limites. Ils emplissent l'espace de façon explosive, expansive, jusqu'à en devenir grotesques.

C'est ta faute. Arrête de me regarder !

Mais je n'arrive pas à m'arrêter. Et lorsque la pénombre se fait enfin du côté de la scène et que les lumières se rallument en salle, je me rends compte que, malgré moi, mon regard s'est encore retourné contre moi-même. ●